

Victoire Morel

IL FAUT TOUJOURS
SAVOIR DIRE AUX GENS

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-9805-9

© Victoire Morel

Conception graphique : Geoffroy Galliot pour Fou de Bassan Communication

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

**À Marc,
À Jacqueline et Olivier,
À la famille de Marie-Thérèse Wauthier.**

*« La vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive,
l'expérience trompeuse, le jugement difficile ».*

Hippocrate

11 novembre 1989

Je rêve. Comme toujours, mes songes se montrent ardents, intenses, d'une incroyable réalité. Je me sens emplie de couleurs, de cris et de voix gutturales. Tout à coup, le son d'un violoncelle m'envahit, avec cette résonance si particulière, capable de donner des frissons à l'être le plus insensible. J'ouvre les yeux avec difficulté, coincée entre rêve et réalité. Je dois m'arracher à cette petite mort pour revenir à la vie, afin de comprendre ce qu'il se passe à cet instant. Je me redresse péniblement et consulte ma montre. Il est quatre heures du matin. Pourquoi suis-je ainsi réveillée ? Au bout de quelques minutes, je comprends enfin. Dans ma minuscule chambre de la maternité Sainte-Félicité, je me suis endormie devant le téléviseur allumé, sidérée par le spectacle qui se déroule face au monde entier depuis hier, et incapable de m'en extraire. Le mur de Berlin est tombé.

Immédiatement, mon regard est attiré par l'écran, dont la lumière éclaire faiblement la pièce. Devant le rideau de fer, un vieil homme est assis sur une chaise. Autour de lui, une foule immense et silencieuse se tient debout et attend. Une fillette, une craie à la main, dessine avec maladresse

une énorme fleur sur le béton. Un dessin de Mickey Mouse est visible derrière l'artiste, griffonné sur ce mur haï, décor maladroit parmi tant d'autres. Enfin, le son du violoncelle s'élève et appelle mes larmes avec force. Je suis émue. Je ne suis pas experte en musique classique, mais il me semble reconnaître une suite de Bach.

Ce moment me semble irréel. Ma vie me paraît tellement extraordinaire depuis hier : jamais, je ne pourrai oublier ces quelques jours de novembre 1989, durant lesquels mon existence a basculé en même temps que celle de l'humanité... La retransmission cesse et le journaliste, les yeux cernés par la fatigue, explique que Mstislav Rostropovitch a donné ce concert dans l'après-midi. En apprenant l'incroyable nouvelle, le violoncelliste a sauté dans un avion pour rendre hommage à cette liberté retrouvée. Mais tout à coup, le reporter s'interrompt, et les caméras se tournent vers le sommet de l'édifice. Une scène inimaginable s'offre alors à mes yeux. Il est quatre heures quarante-cinq du matin et des hommes et des femmes, des pioches à la main, frappent de toutes leurs forces. Ils sont dix, puis cent et ils cognent, et cognent encore : demain il sera peut-être trop tard, ils doivent le détruire cette nuit. La pierre s'effrite à peine, mais tous redoublent d'efforts. D'autres les rejoignent en riant, en s'apostrophant bruyamment et ces jeunes Berlinoises frappent dans une communion totale. Le mur tombe. Brique après brique.

Un faible cri me ramène à la réalité. Juste à côté de moi, Gabriel et Emilie commencent à s'agiter. Gabriel se tord dans tous les sens, ses deux petits poings bien serrés, il se

cabre et ouvre les yeux. Je me penche au-dessus du berceau et il me fixe intensément de son regard de vieux nouveau-né. Mes jumeaux ont-ils attendu cette chute pour voir le jour dans un autre monde ? Que retiendront-ils de celui qui s'écroule sous mon regard incrédule ? Rien sans doute, comme je n'ai rien voulu savoir de la guerre qui avait bouleversé l'enfance de mes parents. Se promèneront-ils un jour dans un Berlin réunifié ? Que deviendront-ils dans une humanité qui sombre brutalement chaque fois qu'on l'espère en paix pour toujours ?

Emilie s'agite à son tour et je lui caresse doucement les cheveux. Ces deux petits me paraissent des inconnus et en même temps, ils font partie de mon être, viscéralement. Ils étaient en mon sein, il y a quelques heures, comme s'y trouvent mon cœur, mon foie, mes poumons, mes reins, et je ne m'accoutume toujours pas à ce ventre si vide. Mes bébés ont choisi la liberté, ils ont mis fin à cette osmose magique, à laquelle je n'aurais pu renoncer de moi-même.

Je connais déjà ce sentiment étrange, croisé lors de mes trois grossesses précédentes, mais je ne m'y habitue pas. Mes enfants sont moi, et eux à la fois. Je sais qu'il me faudra de longs mois pour que cette impression s'estompe. Un renoncement nécessaire, mais douloureux. Je me demande si, plus tard, quand ils grandiront, ils feront encore partie de moi. Et je me dis que oui, jusqu'à mon dernier souffle, mes cinq petits seront ancrés au plus profond de moi.

Gabriel se met à pleurer de plus en plus fort et j'essaie de l'apaiser en lui murmurant des mots doux. Ai-je eu

raison de le prénommer comme son grand-père ? Gabriel, mon père, tu me manques tellement que je tente ainsi, de te faire revivre. Gabriel, mon fils, je te raconterai plus tard, ces jeunes Allemands armés de pelles et de pioches, résolus à détruire ce mur qui les emprisonne, et que nous regardons ensemble, toi serré contre moi. Je te le conterai, comme Gabriel, mon père, m'a fait le récit, avec pudeur, des bombardements de son enfance. Nous sommes des hommes et des femmes, nous nous inscrivons dans une Histoire sans fin, emplie de drames et d'espérances. La mienne, comme celle de Gabriel et d'Emilie, sera celle du mur de Berlin.

L'infirmière de nuit vient d'entrer et de briser, bien malgré elle, ce huis clos sublime entre mes jumeaux, moi, et cet instant exceptionnel. Elle me dit que c'est merveilleux, que tous ces gens vont être libres, qu'elle ira visiter Berlin. Je sens cette femme pleine d'espoir, comme si la chute de ce mur redonnait brusquement un sens à sa vie. Le goût de la liberté est enivrant. Alors je lui souris, mais je n'attends qu'une chose : qu'elle s'en aille. Car je souhaite, plus que tout, assister à ce moment d'Histoire, seule avec mes enfants. Je veux leur murmurer que, s'il le faut, je prendrai moi aussi une pioche pour briser les prisons qui les séquestreront peut-être. Je veux qu'ils sachent qu'ils sont l'espoir d'un monde nouveau, puisqu'ils sont nés précisément aujourd'hui.

Gabriel s'est calmé, lové contre sa sœur et contre moi-même. Il est cinq heures du matin, le mur de Berlin est tombé, Emilie et Gabriel se sont rendormis. Je m'allonge, épuisée, et je ferme les yeux. Juste avant de m'enfuir à

nouveau dans le sommeil, j'entends des sons diffus et un murmure incessant : le poste de télévision livre toujours son Histoire. Et dans l'abandon qui me gagne, bercée par le son du téléviseur, je m'appête à rêver.

Se réparer

1953-1954

*« Qu'importe le temps, qu'emporte le vent,
mieux vaut ton absence que ton indifférence ».*

Serge Gainsbourg

1.

Nancy, mars 1953

Jules referma la porte de son cabinet et poussa un soupir de soulagement. Il regarda sa montre et frémit : onze heures du soir ! Les consultations s'étaient enchaînées sans discontinuer depuis le matin et le médecin n'avait pas vu la journée passer. En ce mois de mars glacial, les maladies saisonnières étaient nombreuses et les patients défilaient du matin au soir. Tandis qu'il montait l'escalier, il huma une bonne odeur de gratin qui lui mit l'eau à la bouche. Il allait retrouver Marie, quel bonheur ! Lorsqu'il avait divorcé d'Henriette, il s'était senti vide à l'intérieur. L'amour ne semblait, somme toute, pas fait pour lui, mais il jugeait désormais cela sans importance. Il avait décidé de se dévouer corps et âme à ses chers malades et cela lui avait permis d'oublier la sinistre période qu'il venait de traverser. Quel traumatisme indélébile ! Sa femme l'avait quitté subitement, pour vivre avec une autre femme, en emmenant

leurs cinq enfants¹. Et même s'il avait récupéré Gabriel, son fils aîné, il y avait plus de trois ans qu'il n'avait eu aucune nouvelle des quatre plus jeunes.

Jules n'en parlait jamais à quiconque et essayait de ne pas y songer, mais la blessure restait profonde. Il n'avait pas osé affronter à nouveau Henriette devant les juges pour obtenir de voir ses enfants, et pensait qu'ils reviendraient tous seuls plus tard. Se mentait-il à lui-même ? Se pouvait-il qu'il ne les revoie jamais ? Lorsque ces questions se pressaient dans sa tête, il les chassait le plus vite possible.

Mais alors que Jules avait résolu de se consacrer uniquement à son métier de médecin, après l'échec cinglant de son mariage, l'amour lui était tombé dessus à l'improviste. Quelques mois auparavant, il avait été appelé en urgence à l'autre bout de la ville au chevet d'une jeune femme qui venait de tenter de se suicider en ingérant des barbituriques. Lorsqu'elle s'était trouvée hors de danger, Jules était retourné lui rendre visite à plusieurs reprises et l'avait écoutée avec attention, inquiet de la voir récidiver dans son désir de mourir. Et très rapidement, un doux sentiment s'était installé entre eux, contre lequel Jules n'avait pas pu lutter. Il l'avait épousée un mois plus tard et le médecin s'était enfin senti heureux, après des années de tourment.

À presque cinquante ans, Marie était une très jolie femme qui avait dû faire tourner bien des têtes. Plus âgée que Jules de presque cinq ans, elle paraissait cependant bien plus

¹ « *Un autre chemin* », septembre 2021

jeune, presque enfantine. Les drames qu'elle avait traversés semblaient en effet n'avoir laissé aucune trace sur elle. Petite et mince, dotée d'une taille de guêpe, qui rendait ses amies envieuses, Marie était féminine, pétillante et joyeuse depuis qu'elle avait refait sa vie avec le docteur Wagner. Sa chevelure dorée tombait librement sur ses épaules, renforçant son air juvénile. Elle n'avait pu se résoudre à adopter la coiffure sévère des femmes de son âge et cela lui seyait à ravir. Ses grands yeux bleus et son regard profond contribuaient largement à cette beauté mutine qui avait ensorcelé Jules. Lorsque Marie souriait, elle était irrésistible, tout en elle respirait le bonheur.

Et pourtant, la jolie blonde revenait de loin. Elle avait à peine dix-neuf ans lorsqu'elle avait épousé un ami d'enfance, natif du même village vosgien qu'elle. Marie avait imploré ses parents de la laisser se marier. La Grande Guerre était finie depuis plus de dix ans, et la promesse d'un avenir meilleur triomphait dans tous les foyers. La jeune femme n'avait dès lors eu de cesse de construire sa vie future. Elle avait donc convolé en justes noces avec beaucoup d'espérance, mais avait déchanté très vite. L'adolescent timide s'était mué immédiatement en une brute sordide et lui avait fait vivre un enfer. Violée sans aucun égard dès la première nuit, elle avait passé pas loin de trente ans auprès du psychopathe qu'elle avait commis l'erreur d'épouser. Marie était parvenue à limiter les maternités, grâce à la complicité d'une vieille matrone du village, et seuls deux enfants lui étaient nés. Elle avait réussi enfin à se libérer de ses chaînes lorsque son fils et sa fille avaient

quitté le foyer, et s'était enfuie un beau matin. Elle avait débarqué à Nancy au cœur de l'hiver, avec un maigre bagage. Mais en cette année 1951, il ne faisait pas bon être une femme seule et sans ressources. Et, bien qu'elle eût trouvé assez vite un petit travail de vendeuse, le trop-plein de violence subi pendant tant d'années ainsi que l'incertitude de l'avenir l'avait amenée à commettre l'irréparable. Marie avait avalé une boîte entière de barbituriques, un jour où les angoisses s'étaient montrées plus puissantes que d'ordinaire. Paniquée par son geste, elle avait frappé à la porte de sa voisine qui avait immédiatement appelé le docteur Wagner.

Quand Marie avait vu le médecin à son chevet, juste avant de sombrer dans le coma, elle avait ressenti une émotion étrange. Celui-ci respirait la bienveillance et la sollicitude, et elle s'était accrochée à son regard avec force. Lorsqu'elle s'était réveillée, enfin tirée d'affaire, elle avait appris que Jules Wagner lui avait rendu visite chaque jour. Elle avait compris très vite qu'elle allait finir sa vie aux côtés de celui-ci. Jules était venu la chercher à la sortie de l'hôpital et l'avait raccompagnée à son petit appartement. Sous le charme, Marie avait connu une prompte convalescence, portée par cette idylle. Elle trouvait le docteur tellement attentionné que cela lui avait semblé magnifique, après son union sordide. Le bouleversement avait aussi été total pour Jules, et un torrent de douceur avait envahi son existence grâce à la belle Vosgienne. Elle était devenue sa seule obsession dès leur première rencontre et il s'était rapidement aperçu avec émotion qu'il plaisait à la

jeune femme. Comment une si jolie personne pouvait-elle s'intéresser à lui ? Flatté, il lui avait fait une cour assidue. Ils avaient partagé de longues promenades pendant lesquelles Marie avait raconté le cauchemar qu'elle avait vécu durant toutes ces années. Et Jules s'était juré de prendre désormais soin d'elle.

À peine le médecin se trouva-t-il en haut de l'escalier que la porte de la cuisine s'ouvrit, laissant échapper de délicieuses odeurs. Marie était là qui lui souriait, resplendissante comme toujours. Jules oublia dans l'instant la fatigue de cette journée interminable et la prit dans ses bras.

— Ma chérie, je suis désolé de rentrer aussi tard, mais j'ai dû faire face à de nombreux imprévus. J'espère que tu as mangé sans m'attendre ? s'enquit-il en l'embrassant.

— Ne t'inquiète pas, je comprends, et je sais que tu fais toujours de ton mieux. Tes malades ont besoin de toi, il ne s'agit pas de les délaisser pour ta nouvelle femme, enfin pas tout le temps, déclara Marie d'un ton mutin. As-tu faim ? J'ai cuisiné une blanquette de veau.

— Une faim de loup, oui vraiment, et j'adore ce plat ! Comment l'as-tu deviné ?

— L'intuition féminine cher docteur, ajouta-t-elle en souriant. Allons, mets-toi vite à table, c'est encore chaud.

Jules ne se fit pas prier et s'installa aussitôt. Il pensa un instant à sa vie conjugale passée. Il se rappelait parfaitement que, lors de ses retours tardifs, son ex-femme ne daignait même pas lever les yeux de son livre. Alors qu'il était harassé par ses journées interminables auprès des malades, il

devait lui-même allumer le gaz pour réchauffer le repas qui l’attendait. Henriette ne lui posait jamais de questions, il se sentait transparent, abandonné et tellement seul ! Son existence aux côtés de Marie lui paraissait magnifique, en comparaison, bien au-delà de ce qu’il aurait pu espérer. Il se trouvait si heureux ! Il se réveillait chaque matin avec un sentiment de bonheur intense et dès qu’il voyait sa femme, il avait l’impression de vivre un rêve. « *Que la vie est belle et comme je me sens amoureux* », songea-t-il en avalant la première bouchée de la délicieuse blanquette. Les deux époux devisaient gaiement lorsqu’on entendit Gabriel dévaler l’escalier. Immédiatement, le visage de Marie se figea et tous deux se regardèrent avec inquiétude.

— Il a mangé ? demanda Jules.

— Oui, je l’ai croisé tout à l’heure. Il a pioché dans le réfrigérateur quand il a compris que tu rentrerais tard.

Gabriel venait d’avoir dix-neuf ans. Fils aîné de Jules, il avait bataillé durant deux interminables années pour revenir vivre auprès de lui, et Jules s’était montré heureux de récupérer au moins un de ses cinq enfants. Après ce divorce cauchemardesque qui s’était étalé sur de longs mois, il n’avait plus revu les quatre derniers. Ceux-ci, désormais adolescents, ne lui avaient pas non plus donné signe de vie, et cela le rendait amer. Pour compenser ce vide béant, il avait essayé d’être le meilleur père possible pour son premier-né, privé de mère. En effet, Henriette avait tourné le dos à Gabriel et la blessure paraissait profonde, même s’il n’en parlait jamais. Son bachot en poche, le jeune homme avait entrepris des études de médecine pour suivre les traces

de Jules, à qui il vouait une admiration sans bornes. Cette première année à l'Université s'avérait difficile, mais Gabriel s'accrochait avec détermination. Il avait eu la joie d'apprendre, lors des résultats du baccalauréat, que son meilleur ami, François, souhaitait lui aussi devenir médecin, et qu'ils passeraient donc encore de longues années, ensemble, sur les bancs de la faculté.

Les deux adolescents s'étaient rencontrés lors de leur entrée à l'internat du lycée qu'ils venaient tous deux d'intégrer en classe de seconde. Quand Gabriel était arrivé dans cet établissement, en plein drame familial, il avait immédiatement sympathisé avec François, qui s'était montré d'un soutien sans faille durant cette période tourmentée. Depuis, tous les deux ne s'étaient plus quittés et leur complicité n'avait fait que croître. Et même lorsque François était tombé amoureux d'une charmante demoiselle quelques mois auparavant, il n'avait pas pour autant lâché son ami. Ils fréquentaient donc côte à côte les bancs de la faculté de médecine depuis la rentrée, et se motivaient mutuellement. Sans l'appui de François, Gabriel aurait sans doute très vite abandonné ces études exigeantes, mais il ne souhaitait pas décevoir son camarade, et sa seule présence donnait au jeune homme la force de continuer.

Lorsque Gabriel ouvrit brutalement la porte de la cuisine, l'air préoccupé, Marie se leva d'un bond et saisit une assiette dans le placard.

— Gabriel, je pensais que tu avais mangé, veux-tu quelque chose ?

— Non, répliqua simplement son beau-fils d'un ton sec.

— Comment s'est passée ta journée, les cours étaient-ils intéressants ?

Jules venait d'intervenir et le regardait avec bienveillance.

— Bof, bof, répondit Gabriel, la mine boudeuse, les professeurs semblent prendre un malin plaisir à rendre les enseignements absolument incompréhensibles.

— Quelles matières as-tu eues cet après-midi ?

— Chimie organique et physique, principalement. Je n'ai vu aucun rapport avec la médecine. Franchement que de temps perdu, Papa ! J'ai juste envie d'apprendre à soigner des malades, et pas d'ingurgiter toutes ces formules compliquées.

Jules sourit en regardant son fils. Ce dernier apparaissait toujours aussi impulsif, et voulait en permanence que tout avance très vite. « *Cette suractivité continuelle lui évite de trop penser à sa mère* », songea le praticien. Il se demandait souvent comment Gabriel vivait cette absence, mais le jeune homme refusait obstinément de se confier, malgré les tentatives répétées de son père pour le faire parler.

— Gabriel, tu dois apprendre la patience. Avant d'ausculter des malades, de diagnostiquer et de soigner, tu dois avoir des connaissances approfondies en physique, chimie ou bien sûr anatomie. Cette année préparatoire y est consacrée et tu dois te plier à la discipline qui t'est imposée. Je peux t'aider si tu le souhaites.

— Non, Papa, je te remercie, mais nous avons l'habitude de travailler ensemble avec François. Fais-moi confiance, tout ira bien.

Jules n'insista pas et se tourna vers Marie.

— Ta belle-mère a cuisiné une délicieuse blanquette, tu devrais la goûter, ajouta-t-il.

— Je n'ai pas faim, répliqua simplement Gabriel.

La tension était palpable. Gabriel n'avait toujours pas accepté le remariage du docteur Wagner et avait pris la nouvelle épouse de celui-ci en grippe. Lorsqu'un an auparavant il avait quitté sa mère et Simone pour retourner vivre chez Jules, l'adolescent avait ressenti un grand soulagement. Après d'interminables mois à subir en permanence les brimades de Simone, la compagne de sa mère, il avait retrouvé la sérénité et le calme auprès de son père, et se réparait lentement de ses blessures d'enfance. Malheureusement pour lui, ce quotidien paisible à deux n'avait pas duré longtemps. Marie avait très vite fait irruption dans la vie de Jules, et Gabriel avait compris qu'entre ces deux-là, c'était du sérieux. Ses craintes s'étaient confirmées lorsque Jules lui avait annoncé son intention d'épouser Marie. Et bien sûr, il ne lui avait pas échappé que celui-ci respirait le bonheur. Le garçon s'était senti à nouveau abandonné.

Quelques semaines avant la cérémonie, les deux amoureux avaient organisé une rencontre entre leurs enfants respectifs. Gabriel avait ainsi fait la connaissance d'Edmond et de Monique, les rejetons de la jolie blonde, et les avait tout de suite détestés. Monique était une jeune demoiselle prétentieuse et Edmond, un type falot et laid. « *Celui-là, il n'a pas inventé la poudre* », avait-il immédiatement pensé. L'animosité s'était avérée réciproque et les deux futurs

mariés l'avaient bien senti. Ils l'avaient accepté, à contrecœur, et renoncé à l'idée de former un foyer recomposé et uni. Heureusement, Edmond et Monique avaient pris leur indépendance et Gabriel ne les croisait qu'à l'occasion de rares déjeuners, que Marie appelait des repas de famille.

Famille ? Gabriel ne se souvenait plus de ce que ce mot signifiait, la sienne ayant explosé en vol. Dans ce séisme, il avait perdu de nombreux amis horrifiés par le divorce fracassant du couple Wagner, ses quatre jeunes frères et sœur, et surtout sa mère, Henriette. Lorsqu'il pensait à tout cela le soir dans le silence de sa chambre, il ne pouvait admettre que celle-ci ait ainsi abandonné son fils aîné. Peut-on arrêter d'aimer son enfant parce qu'on désapprouve ses décisions ? Peut-on demander à celui-ci de choisir entre ses deux parents ? Comment peut-on ne jamais pardonner à quelqu'un qu'on chérit plus que tout ? Car Gabriel n'en doutait pas, quand il serait père, il aimerait ses enfants de manière inconditionnelle. Certes, il se marierait et ne divorcerait jamais, il en avait la certitude, mais surtout il soutiendrait ses enfants, quels que soient leurs choix.

Dans le silence de ses nuits, Gabriel rêvait souvent d'Henriette, la maman douce d'autrefois. Cette maman-là avait-elle réellement existé ? Toutes ses émotions et tous ses souvenirs se montraient confus, il avait le sentiment qu'une vie entière s'était écoulée depuis l'époque de l'insouciance, le temps de l'avant-guerre. Mais le jeune homme s'accrochait à ces rêves comme à une bouée de sauvetage.

Retrouver la chaleur des bras d'une mère, le pourrait-il un jour ? En tout cas, Marie ne remplacerait jamais Henriette.

— Tu pourras en manger demain, c'est encore meilleur réchauffé.

Gabriel fut tiré de ses pensées par la voix de Marie, qui multipliait les tentatives de séduction envers son beau-fils, envers et contre tout.

— Marie a raison, renchérit Jules, va vite dormir. Le manque de sommeil nuit à la concentration et tu en as grandement besoin pour tes études.

— Bonne nuit, répondit simplement Gabriel.

Il déposa un rapide baiser sur la joue de son père et sortit aussitôt. Il n'avait, comme d'habitude, pas eu un regard ni un geste envers Marie. Son époux se tourna vers elle d'un air dépité, semblant s'excuser de l'inconduite de son fils.

— Il est nerveux et tendu, ces études de médecine exigent beaucoup de travail, j'en sais quelque chose.

Mais ils se doutaient tous les deux que la situation ne risquait guère de s'arranger.